Une Honte.

Il a déjà été question à maintes reprises du rôle qu'aurait joué le puissant syndicat connu sous le nom de Sugar Trust dans les préliminaires de la guerre actuelle; l'histoire fixera exactement dans un avenir prochain la part de responsabilité qui lui incombe à cet égard. Que les allégations produites soient vraies ou fausses, il n'en faut pas moins noter le sentiment d'animosité qui semble prévaloir aux Etats même, contre le Sugar Trust, sentiment dont le *New York Journal* en un numéro récent s'est fait l'écho.

"L'histoire de cette puissante organisation, ainsi que des fortunes scandaleuses qu'elle a créées, est certes la chose la plus passionnante qu'il soit possible de voir.

Les fondateurs du syndicat furent les deux frères Fréderic et William Havemeyer d'origine allemande; leur premier établissement en l'année 1802, n'était à l'origine qu'une modeste boutique de boulangerie mesurant 25x40 pieds, mais en dépit de leur peu d'apparance, dès le début ils furent les maitres absolus du marché d'alors au même degré qu'aujourd'hui; du fond de leur boutique de la rue Vandame ils eurent au moyen de quelques pains de sucre un contrôle tout aussi absolu qu'avec leur production actuelle de 1,200,000,000 de tonnes par année.

En 1842, à la mort du vieux Fréderic Havemeyer, son frère William se lança dans la politique; Fréderic, son fils et son successeur, s'occupa spécialement des voyages à l'étranger; lorsqu'il revint au bout de 10 ans, ses raffineries établies à Williamsburg, marchaient sous la raison sociale Havemeyer et Townsend, puis plus tard, Havemeyer et Elder; mais l'âme dirigeante fut le jeune Fréderic dont la vie fut entièrement consacrée au développement de la monstrueuse association.

Les directeurs de la génération suivante furent Théodore, H. et Henry O. Havemeyer.

Le vieux Frédéric vécut jusqu'en 1891; quatre ans avant sa mort il put assister à la formidable combinaison qui réunissait dans le même syndicat les 15 grandes raffineries des Etats et dont le but avoué par M. Havemeyer lui-même avec une superbe impudeur devant la commission du Sénat, était "de régler la production et le prix du sucre."

En 1891 l'"American Sugar Raffinery Co." possédait des usines sur tous les points du territoire américain, 25,000 esclaves y travaillaient pour un prix dérisoire tandis que l'administration centralisée dans le New Jersey permettait d'y transporter les livres et de les y mettre à l'abri contre les protestations du peuple ou les enquêtes parlementaires.

A l'heure actuelle l'organisation est complète.

Le syndicat produit 20,000,000 de livres de sucre par jour, pas un homme ne peut produire un morceau de sucre, ne peut le vendre, ne peut le manger sans subir le tout-puissant contrôle de la maison Havemeyer.

"C'est," dit le *New York Journal*, "un scandale national. Le Sugar Trust brave toutes les autorités, il se rit des tribunaux, il se fait un jeu de toutes les enquêtes; les hommes les plus considérables de la nation ne sont entre ses mains que des marionnettes.

Compromettre l'honneur du Sénat Américain fut pour lui une risée; son effronterie n'eut jamais d'équivalent dans notre histoire nationale; et savez-vous comment au point de vue financier se soldent tant d'omnipotente arrogance, tant de manœuvres scandaleuses?

En dix ans de temps, le Sugar Trust a réalisé un gain de $300,000,000, avec un capital nominal de $75,000,000.

Le président et le trésorier ont été forcés de l'avouer sous serment devant le comité d'enquête du Sénat.

Les hommes à la tête de cette entreprise, et dont Henry O. Havemeyer est le chef, peuvent changer le prix du sucre à leur entière volonté. Eux-mêmes s'en vantent et une demie-cent d'augmentation par livre leur assure un profit annuel de 15 millions de dollars"

Nous ne suivrons point le *New York Journal* dans la sombre description qu'il fait des raffineries géantes de East-River, où des milliers d'ouvriers travaillent selon lui pour des prix ridicules dans une température moyenne de 140°, véitables victimes d'une ploutocratie odieuse, séparés, à en croire notre confrère, du reste du monde par la volonté tyrannique de ces despotes.

Les juges sont sourds en présence du Sugar Trust. Les partis politiques lui mendient les fonds nécessaires à leurs luttes, quitte à puiser ensuite dans les poches du peuple, l'argent nécessaire pour rembourser avec usure leurs tout-puissants créanciers.

Le fait par ce monopole de scandale, d'avoir refusé de produire ses livres devant la commission du Sénat et par suite de l'avoir mis dans l'impossibilité d'agir, dépasse toutes les bornes permises; la mesure est comble.

Il semble d'ailleurs à examiner l'histoire de cette famille Havemeyer, que c'est souvent un bonheur de naître pauvre, et si la justice humaine est impuissante devant tant d'audace, la justice divine semble s'appesantir durement sur la descendance de la famille Havemeyer.

Le dernier suicide de Charles P. Havemeyer peut être considéré comme la juste punition du ciel.

En présence de tels faits on ne peut s'empêcher de croire que les accusations portées au début de la guerre contre le Sugar Trust ne sont point invraisemblables.

Le peuple américain, lorsqu'il sera à même de connaître la vérité entière aura alors un compte terrible à exiger de ceux qui ont fait verser le sang de la nation pour satisfaire leur seule cupidité, et ce sera peut-être le résultat le plus appréciable de cette guerre, que la révolte de tout un peuple contre une ploutocratie internationale, qui est une honte et une menace pour la Grande République Américaine.

LE LOUP-GAROU.

—Vous n'y croyez point?

—Au loup-garou!

—Et si je vous en faisais voir un?

—Avec le poil en dedans ou en dehors?

La question n'était pas aussi oiseuse qu'on le pourrait croire. En effet, ma grand'mère m'a conté l'histoire d'un paysan de Moquenchy qui, un jour, après boire, s'imagina qu'il était "muté" en loup. Il paraît que certains loup-garous tournaient jadis leur poil en dedans, —à peu près comme nous en usons d'un manteau de fourrure. Les compatriotes du Mouquenchois, s'avisant qu'il n'avait pas le poil hérissé en dehors, l'écorchèrent vif, pour voir s'il portait sa livrée sous la peau.

Malétrat était sur de son fait. Il affirma:

—C'est un loup qu'est à la mode du Grimoire.... Tantôt quatre pattes, tantôt sautillant....avec un pied de langue qui lui pend de la gueule et trois pieds de queue qui lui trainent au derrière.

—Vous l'avez vu, Malétrat?

—Pas directement. Mais je me suis trouvé là, dans plusieurs endroits où c'qu'il venait justement de passer et qu'il avait été aperçu par des personnes honorables, considérées de tout le monde, tant pour leur avoir que leur bonne vie et mœurs: un nommé Le Sas, qu'est domestique chez mait'e Houchecorne depuis vingt-sept ans, sans qu'son patron et lui aient jamais eu de raisons ensemble.... Un cultivateur de Manéglise qui s'en r'venait de tirer les Rois avec sa demoiselle, même que la pauvre jeune personne en a été indisposée. Enfin, avant-hier, y a l'brigadier Normand, un parfait garçon, qui, à la belle étoile, s'en r'venait de tournée, et qu'il a aperçu le sujet à l'entrée du Carreau. Paraît qu'il s'approchait des maisons, comme si qu'il aurait voulu profiter d'l'ombre des toits à fin de s'glisser le long des murs. L'brigadier qu'à pas froid aux yeux a crié: "Qui vive!" Et il a voulu pousser dessus. Mais sa jument qu'est ombrageuse lui a justement fait un écart. L'brigadier est tombé à plat ventre sur la route, et quand il a eu fini de ramasser son bicorne, sa gibecière, ses papiers, un ris de veau qu'il rapportait à sa femme pour soigner un mal d'yeux qu'elle a, le loup-garou—est-ce pas?—il s'était trotté. Mais qu'on a guetté ses traces! A c'tte heure, sa tournée, on la connait, et si l'cœur vous en dit, entre onze heures et minuit, ce soir....

Je me souvenais d'un affût de sanglier où je m'étais fait vieux l'année précédente; mais les chasseurs sont comme les amoureux...

—Entendu, Malétrat. Avec quoi est-ce que ça se tire, le loup-garou? Avec des chevrotines ou avec du sel gris?

Quand on veut être certain de ne pas s'endormir à l'affût, il faut économiser ses forces au cours de la journée. Je passai un après-midi délicieux dans la bibliothèque de mon ami, M. l'abbé Sauvage, à lire des histoires de loups-garous.

Bien que Beauvoys de Chauvincourt, dans son "Discours sur la Lycanthropie ou la Transmutation des Hommes en Loups," incline à penser que les loups-garous sont tous mâles, on ne saurait nier l'existence des loups-garous femelles.

On a beau être incrédule, toutes ces histoires et certaines réticences de l'abbé Sauvage qui, après les affirmations catégoriques de saint Augustin et de saint Jérôme, hésite à traiter la croyance aux loups-garous de condamnable superstition, me fit trouver notre affût au bas du village, à l'ombre d'une meule de trèfles, plus énervant qu'il n'était par cette claire nuit d'été. Depuis que je bats un peu le monde, j'ai touché du doigt que ceux-là sont les vrais ignorants qui repoussent le mystère. C'est donc en vain que j'ai fermé sur mon âme cette porte de science derrière laquelle d'autres se sentent à l'abri. Il y a, dans le bas, une planche vermoulue; elle fait chatière; un loup-garou peut glisser sa griffe par cette petite brèche.

Il était bien deux heures du matin, et la lune commençait de pâlir, quand le long de cette muraille de grange, où, la veille, le loup-garou était apparu au brigadier Normand, une ombre remua dans l'ombre épaisse. C'est une chose surprenante comme nos yeux se passent du secours de la lumière, quand une passion en éveil leur commande de voir. Dans cette obscurité, impénétrable pour un passant, nous distinguions, Malétrat et moi, une forme indécise, mouvante, qui s'avançait en frôlant.

Certainement, je fis bien peu de bruit pour épauler mon fusil. Les amateurs d'affûts ont des gestes lents et sûrs de pierrots-pantomimes. Pourtant, l'être bizarre qui glissait, obscur, indécis, sur l'obscurité de la grange, entendit mon mouvement et il s'arrêta, inquiet. Il ne fallait pas attendre. Nous avions mûrement préparé notre attaque. Nous laissions le loup-garou avancer dans l'ombre de la muraille, jusqu'au beau milieu de son trajet sournois; puis, brusquement, tous les deux à la fois, on se jettait hors de la meule, et, de toute la vitesse de nos jambes, on courait aux deux bouts de la grange pour couper la retraite. De cette façon, le loup-garou surpris allait être contraint de déboucher en plaine. Là, selon son apparence, on le fusillerait et on lui donnerait la chasse.

J'avais obtenu de Malétrat, qui s'était entêté à bourrer sa canardière comme un tromblon, qu'il ne tirerait qu'après mon gros sel, si je lui disais: "Feu."

Notre irruption hors de la meule fut si foudroyante que, homme ou bête, le gibier n'eut pas le loisir de déjouer cette tactique. Mais, avec une agilité imprévue, au lieu de débusquer, il s'élança le long de la muraille, où il semblait que ses griffes eussent prise; déjà il était engagé à mi-corps dans une lucarne qui ouvrait dans la grange, quand nous arrivâmes. Malétrat et moi, bien à propos pour le saisir par la queue.

Quand je lis la queue, je m'égare: c'était une paire de pieds nus, fort glissants et gras, que nous avions saisi, chacun le sien, et sur lesquels nous tirions de tout notre poids, penchés en arrière, une botte appuyée à la muraille.

Dans ces conditions, la lutte ne pouvait pas se prolonger. Nous vîmes apparaître tout d'abord un pantalon de velours roulé sur les chevilles, puis une étrange toison de bique ou de loup, sous laquelle s'ac-boutait un dos vigoureux; enfin une paire d'oreilles écartées et raides de peur. Une dernière secousse arracha les mains qui se cramponnaient: le loup-garou était à nos genoux, si comique avec sa dépouille poilue qui le coiffait en capuchon et sa figure grimaçante que j'en lâchai mon fusil pour me tenir les côtes et rire enfin mon saoul

Mais Malétrat avait reconnu son homme.

—Père Le Sas!

—ais oui, mon pauv' gas! C'est mè! Heu!... heu!... qué malheur!... me v'là dépisté... Faut que j'recommence tout!...

—Quoi, tout?

—Tout mon contre-sort!

Il pleurait à larmes chaudes, si comique, si lamentable que Malétrat et moi nous ne savions plus quelle contenance tenir et à quoi nous arrêter vraiment entre le vertige de lui mettre nos bottes au derrière et la pitié que son effondrement nous causait.

Je l'ai eue pourtant par lambeaux, son histoire, et je la consigne ici pour l'édification de ceux qui croient que la superstition a été terrassée en France par la Troisième.

Le père Le Sas avait senti, un beau matin, qu'on lui avait jeté un sort. Tout de suite, il était allé prendre le conseil d'une "contresoreux." L'homme lui avait dit:

—'y a qu'un remède. Faut faire le loup-garou.

—Combien de temps?

—Cent-trente-trois jours.......
Sans qu'personne vous voye!

—Et si on me voit?

—Faudéra tout recommencer...

Il avait payé cette consultation-là, le père Le Sas, l'homme de bonne vie et mœurs, il l'avait payée un écu de trois francs. Et depuis lors, toutes les nuits, par tous les temps, couvert de sa peau de bique, tantôt sur deux pieds, tantôt sur quatre, il rôdait autour des fermes, dans l'ombre des fossés, à l'abri des granges, risquant les crocs des chiens, les coups de feu des poltrons, obsédé de cette crainte des regards, d'une curiosité comme la nôtre qui, après tant de suées et d'agonies, lui enlèverait tout d'un coup le bénéfice de sa pénitence et qui, à cette heure, lui faisait retomber son sort sur l'estomac, le tordait devant nos bottes avec ce désespoir:

—Quand j'pense que j'n'avions pus qu'vingt-trois jours à faire!... Va falloir tout recommencer de bout en bout!

HUGUES LE ROUX.

Le Sénat américain a adopté un projet de loi défendant de se servir du drapeau américain comme annonce; et défendant aussi de le défigurer par des portraits, des devises, etc. Cela portera un coup mortel à beaucoup de gens qui battent monnaie sur le patriotisme américain.